

ÉDITORIAL

Naguère, par les textes, l'élève était conduit sur le chemin du panthéon, sommé de se hisser jusqu'au beau. Quasi l'ineffable. D'ailleurs, beaucoup en cours de route en perdaient la voix. Par chance, l'école ne les engageait pas tous sur cette route difficile : il y avait bifurcations et impasses dont seuls se tiraient ses sujets les plus méritants, ou plutôt, les plus dignes.

Aujourd'hui, l'élève reçoit l'injonction de traquer dans les textes, pour les nommer, champs lexicaux, avatars du schéma actantiel et figures de style protéiformes. Ces mots d'allure savante qui résonnent dans le maquis des techniques d'écriture masquent difficilement son silence. Une telle approche pourrait pourtant laisser croire que l'enjeu est de rendre enseignables les Belles Lettres en en faisant des objets de savoir, et donc de discours, identifiés et identifiables : les élèves sont de plus en plus nombreux à fréquenter de plus en plus longtemps l'école, et en conséquence, ils sont de plus en plus nombreux à prétendre être initiés à la littérature. A défaut de pouvoir être révélés à tous – le grand nombre annihile le principe même de la révélation, les textes devenus des objets techniques doivent pouvoir être décryptés et dits comme tels. Sauf que le prix à payer de ces lectures dites méthodiques ou analytiques est l'absence de parole de l'élève.

Que le lecteur ne voie pas dans ces quelques lignes les traces d'une quelconque nostalgie de la Rédaction de RECHERCHES pour une conception esthétisante des textes ou encore d'un regret post modern du Lagarde-et-Michard où, au fil des questions, on est invité à désespérément chercher ce qu'a bien pu vouloir dire l'auteur, sans pour autant le répéter, en moins bien. Qu'il y voie plutôt une mise en garde contre une conception de plus en plus techniciste des textes où le danger est d'égarer l'élève non plus dans la quête du beau, mais dans les dédales du formalisme. Où, à coup sûr, il risque de perdre le sens, voire de se perdre.

Comme si par cette approche formaliste des textes qui institue la distance semble-t-il nécessaire entre celui qui sait et celui qui ne sait pas en créant ainsi l'espace de l'enseignement, s'établissait la nouvelle légitimité de l'enseignement du français, la grammaire et l'orthographe n'y satisfaisant plus. Dans cette perspective, il est singulier de noter les écarts entre les types de discours tenus sur les textes : il y aurait les discours tenus sur les textes dans tous les lieux sociaux où l'on parlerait des textes

– *Le Monde, Libération*, émissions de T.V., de radio, voire de bistrots – et les discours tenus sur les textes en classe où l'école par le biais de la transposition dite didactique des savoirs savants transmettrait des connaissances universitaires sur les textes – en modèle réduit, et donc réducteur.

Dans le même temps où s'impose à l'école – de la maternelle à la terminale – une vision de plus en plus techniciste des textes, s'affiche en évidence de l'enseignement du français le présupposé que lire est bien entendu synonyme de plaisir. Placé sans crier garer au coeur de cette contradiction, l'élève se contente de lever plus ou moins poliment les épaules et de passer à côté des textes à lire. *Décidément, ils n'aiment pas lire*. Dans le meilleur des cas, l'élève qui a compris les attentes de l'école se rendra capable de tenir les discours convenus sur les textes. Sans nécessairement les lire. Et si par hasard il lit pour de bon, il y a des chances qu'il garde cachées ses lectures de peur que l'école s'en empare. *Je n'aime pas parler de ce que je lis*, disait Stéphanie, grande lectrice et mauvaise en français, scolarisée en 3^e d'insertion.

La problématique de ce numéro de RECHERCHES est de rappeler qu'un texte est d'abord une parole, qu'il devient parole à la seule condition d'avoir l'opportunité de rencontrer un lecteur qui par sa parole, lui donnera la parole. Le véritable enjeu de la classe de français est alors, dans cette orientation, de construire des dispositifs d'accueil de la parole des élèves où ils puissent mettre en mots (ou parler autrement que par des mots) les lectures qu'ils font des textes. Quitte à encourager des paraphrases qui contrairement aux idées reçues, ne permettent pas de dire ce qu'a voulu dire l'auteur du texte, mais permettent plutôt au lecteur de dire le sens qu'il met, lui à sa lecture. Que l'élève expérimente qu'un texte peut le concerner, parce qu'il y découvre des échos à ses émotions ou parce qu'il y lit un morceau du monde. Dit autrement, qu'il puisse dire ses rencontres avec les textes. C'est à cette seule condition qu'une approche plus outillée (ou plus savante) des textes peut prendre sens.

LA RÉDACTION